

rait généreux et devenait impatient ; les descendants des anciens chevaliers voulaient continuer d'agir et n'avaient plus rien à faire. Pendant huit siècles, pied à pied, on avait lutté contre les Maures ; on les avait, à coup de chevauchées, expulsés de la péninsule ; et tout le long de cette période, l'Espagnol s'était accoutumé à vivre comme dans un camp. Un jour vint où le combat cessa faute de combattants : la victoire même fit chômer l'Espagnol. Mais il conservait en lui des énergies incoercibles, un besoin de dévouement qui ne se payait point d'illusion ; il portait en lui, si l'on ose ainsi dire, la fatalité de l'action chevaleresque. Cervantès l'en railla, et, comme tous les ironistes, essaya de faire rire de ce qui était grand. Mais deux hommes surgirent, guides et sauveurs de l'originalité espagnole : Fernand Cortès traça pour ses compatriotes, à travers l'Océan, un sillage qui ne s'effaça point ; et, dans ce sillage, tous ceux qui avaient des âmes d'aventurier s'engagèrent ; saint Ignace de Loyola, s'armant d'un zèle nouveau pour l'Eglise romaine, enseigna des méthodes inédites de prosélytisme, et tous ceux qui avaient des âmes d'apôtre furent fascinés. Dans tout chevalier du moyen âge, le goût d'aventures et le besoin d'apostolat s'unissaient en un harmonieux mélange : Fernand Cortès et Ignace de Loyola se partagèrent, au XVI^e siècle, la descendance des âmes chevaleresques ; et l'Espagne, grâce à ces deux hommes, eut de quoi s'occuper. Voilà le cadre où doit être replacée la physiologie de Luisa de Carvajal, si l'on veut la bien comprendre ; il la faut mettre à part dans le groupe d'âmes d'élite sur lequel plane la haute figure de saint Ignace.

L'enfance de Luisa fut triste et dure : à quatre ans, elle était orpheline. Elle eut à subir la tutelle d'une gouvernante sévère. Elle perdit une tante qui l'aimait tendrement, et passa chez un oncle dont l'affection, très sincère, avait quelque chose de peu communicatif et d'assez altier. Son âme, ainsi ballottée, sentit vite la fragilité de tout ce qui n'était pas Dieu. Ayant des infantes pour camarades, elle vit de près la cour ; elle y joua, y souffrit aussi, — comme l'on souffre souvent lorsqu'on a le courage d'avoir un idéal et l'audace d'en rapprocher la réalité. Lorsque son oncle fut nommé vice-roi de la Navarre, elle l'y suivit à Pampelune ; et de même que saint Ignace, un demi-siècle plus tôt, avait reçu sous les murs de Pampelune la blessure qui fit de lui un saint, de même c'est à Pampelune que Luisa de Carvajal se voua définitivement à la cause de Dieu.

Elle avait alors onze ans. Le vice-roi, comme beaucoup d'Espagnols de cette époque, avait tout ensemble le goût du grandiose et le goût de l'ascétisme : il n'eût supporté nulle atteinte à la dignité de son office, et lui-même, en secret, s'humiliait et se martyrisait. Comme vice-roi, il affectait une certaine emphase ; comme chrétien, il s'abaissait jusqu'au néant. De Luisa, il voulut faire une ascète. "Moins vous parlerez aux créatures, lui disait-il, plus vous serez intime avec Dieu, ses anges et ses saints." Et Luisa se séquestrait, afin d'être plus intime avec Dieu. Son oncle espérait que cette intimité croissante de Luisa avec le Christ serait ratifiée et couronnée par des vœux religieux : Luisa ne crut point que Dieu l'y appelât ; elle ne voulait ni le mariage ni le couvent ; jamais l'auguste tradition des premiers siècles, d'après laquelle la "vierge"